



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

9 (1999)

Femmes du Maghreb

Simon KATZENELLENBOGEN

Femmes et racisme dans les colonies européennes

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Simon KATZENELLENBOGEN, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/290> ; DOI : 10.4000/clio.290

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/290>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Simon KATZENELLENBOGEN

Femmes et racisme dans les colonies européennes

- 1 À partir de la fin du quinzième siècle, le racisme qui légitime l'exploitation et la domination coloniales joue un rôle essentiel dans la structure des empires coloniaux installés au-delà des mers. Les expansions antiques et médiévales trouvaient simplement leur justification dans la conquête elle-même ou dans la notion de la guerre juste. Si les empires coloniaux modernes eurent pour origine la volonté d'étendre le commerce, ils furent en revanche, tôt ou tard, fondés sur la notion de domination. Les Européens ne manquèrent pas de justifier leurs actions en mettant en avant leur supériorité par rapport aux peuples conquis, une supériorité qui dépasse le domaine militaire ou économique. Ils développèrent une image d'eux-mêmes où leur position dominante était fondée sur la conviction qu'ils avaient une supériorité morale intrinsèque et qu'ils vivaient et étaient le résultat d'une civilisation infiniment plus développée et raffinée que celle des peuples naturellement « inférieurs ». Se considérant comme supérieurs, les Européens s'arrogèrent la responsabilité d'imposer leur civilisation à des peuples qu'ils pouvaient ainsi exploiter et dominer en toute légitimité.
- 2 Les Portugais, et encore plus les Espagnols, considérèrent qu'il était de leur devoir d'apporter le catholicisme aux « sauvages » d'Amérique, d'Afrique et d'Asie. Pour les « Anglais »¹, les Français et les Hollandais, le christianisme fut également une composante essentielle de leur civilisation « supérieure ». Les peuples assujettis étant partie prenante d'une civilisation « inférieure » – si tant est qu'ils aient été considérés comme civilisés – étaient censés reconnaître la légitimité de la « mission civilisatrice » européenne, voire s'en féliciter. Pour autant que les Européens aient pu croire à la validité de leur « mission civilisatrice », celle-ci continua à être ce qu'elle était depuis le début, la couverture moralement acceptable d'une relation de pouvoir colonial sous-jacent entre maîtres dominants et sujets dominés.
- 3 La nature précise de l'exploitation et de la relation de pouvoir qui lui est conséquente dans le contexte spécifique des empires coloniaux détermina l'identification des différentes races, ainsi que leur position relative dans un système hiérarchisé où les Européens blancs se situaient en haut, les Africains « noirs » en bas, et les « jaunes », « bruns » et « rouges » de l'Asie, de l'Inde et des Amériques entre les deux. Un racisme, défini comme les formes variées de discrimination dirigée contre un groupe considéré comme « inférieur » à cause de différences physiques ou culturelles, refléta cette hiérarchie et prit des aspects multiples, que ce soit légalement, administrativement ou socialement². On fit en sorte que l'exploitation, quelle que fut la forme qu'elle prit, fut et demeura aussi bon marché que possible et que le peuple exploité eût l'identité raciale appropriée. L'exploitation la plus extrême alla de pair avec la plus grande infériorité raciale du peuple sujet. Lorsque la nature de l'exploitation changea, il en fut de même de la forme du racisme, tout au moins au niveau des institutions. Les mentalités, elles, évoluèrent plus lentement.
- 4 Une autre caractéristique essentielle de la hiérarchie raciale concerna la capacité des individus à résister à la domination et leur volonté de collaborer avec les Européens à leur propre assujettissement. Il est assez remarquable, par exemple, que beaucoup de rois indigènes indiens qui n'avaient pas pu complètement échapper au joug européen, mais qui étaient placés à la tête d'États suffisamment puissants, aient pu conserver un certain pouvoir social et militaire en servant d'intermédiaires politiques ou administratifs entre les Européens et leurs sujets. Pour pouvoir contrôler directement leurs sujets, les Européens ont eu besoin de tels collaborateurs à cause de l'insuffisance de leurs ressources militaires, économiques ou humaines. Les Indiens « bruns » et les Asiatiques « jaunes » étaient placés plus haut dans la hiérarchie raciale à cause de leur capacité à limiter l'exploitation européenne, et non pas à cause de la couleur de leur peau.
- 5 Pour la plupart des gens dans l'ensemble des empires coloniaux, c'est la couleur de peau qui permettait le plus aisément et le plus communément de définir les différentes races et le statut

légal ou social des individus. Il y a cependant plusieurs cas qui montrent à quel point la relation de domination est prépondérante lorsqu'il s'agit de définir les groupes sociaux. L'exemple le plus clair et sans doute le plus extrême est celui des Irlandais dont la peau est « blanche » et qui jusqu'au seizième siècle partagèrent avec les Anglais la même religion catholique. Ce qui distinguaient ces deux peuples, c'est qu'ils n'avaient pas les mêmes structures sociales et politiques ; les Irlandais préférèrent maintenir leur système « tribal » d'organisation de la terre et résistèrent au système d'exploitation féodale des Anglais. Dès le quatorzième siècle, les Anglais décriront les Irlandais comme des « sauvages »³ et au dix-neuvième siècle ils les représentèrent par bien des aspects comme des singes. Le racisme colonial britannique fit ses premiers essais sur les Irlandais avant de les appliquer ailleurs⁴. Les Afrikaners « blancs » de l'Afrique du sud furent de même longtemps considérés comme une race inférieure par les « Anglais ».

- 6 Autre exemple de racisme colonial : les Nord Africains et plus particulièrement les Algériens. Il est impossible d'établir une distinction entre la plupart des Algériens et les Français d'après la couleur de leur peau ou d'autre caractéristique physique. Malgré cela, il s'est avéré impossible de jeter un pont sur l'énorme fossé culturel qui séparait les deux cultures et d'extirper des Français le sentiment d'être la race « supérieure »⁵. Dans tous ces cas, c'est la relation de pouvoir colonial qui crée la distinction entre les races. Si la pigmentation de la peau peut parfois jouer un rôle important, elle n'est pas le facteur décisif, et même dans certains cas elle peut être totalement ignorée. La création du mythe kabyle illustre la manière dont des considérations politiques et stratégiques peuvent intervenir dans la construction d'une vision raciste. En Kabylie la résistance opposée à la domination française contribua à faire considérer ce peuple comme une « race » à part et à lui attribuer des origines nord-européennes. À l'opposé de la façon dont les Anglais ont traité les Irlandais, ce mythe a amené les Français à donner aux Kabyles un statut spécial. Lorsque les Français eurent établi plus fermement leur domination sur l'Algérie et envisagèrent d'y introduire une politique d'assimilation, Jules Ferry écrivit au Gouverneur Général que « ... la grande Kabylie est la mieux préparée à l'assimilation par le caractère, les mœurs et les coutumes de ses habitants »⁶.
- 7 Les femmes étaient directement ou indirectement au cœur du problème lorsqu'il s'agissait d'identifier les races et d'établir une hiérarchie raciale. Elles servaient de symboles efficaces de la supériorité européenne comme de l'infériorité des peuples sujets. Il est important de replacer le rôle des femmes dans la création d'un racisme colonial dans le contexte plus général de la place des femmes dans la société européenne. L'expansion coloniale à l'époque moderne a été presque exclusivement le fait des hommes qui, négociants, soldats et fonctionnaires, véhiculèrent les idées et les préjugés européens sur les femmes. Les femmes européennes étaient elles-mêmes victimes de ces idées et de ces préjugés induits eux-mêmes par les structures sociales patriarcales. En participant à l'activité coloniale, les femmes d'Europe manifestèrent leur acceptation de la situation inférieure qui leur était faite, une situation que ne remit pas en cause, au cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, le développement de philosophie et des sciences.
- 8 Certes, les Lumières apportèrent aux femmes, en France peut-être plus qu'ailleurs, quelque amélioration dans leur statut légal et leur position sociale. Mais ces améliorations furent au mieux partielles et bien peu durables. Le monde européen resta dominé par les hommes qui continuèrent à reléguer les femmes dans l'espace domestique et privé. Malgré la réputation qui leur est faite d'un progressisme relatif en ce qui concerne les rapports de sexe, les Saint Simoniens ne la méritèrent peut-être pas entièrement. Il y en eut certains pour placer comme bien d'autres les femmes européennes à un niveau de développement inférieur à celui des hommes, des femmes qui auraient possédé selon eux quelques-uns des caractères secondaires des Africains. Une théorie scientifique plaça les femmes d'Europe à un niveau de développement inférieur parce qu'elles avaient le menton plus prognathe que les hommes⁷. La puissance, le courage et la capacité à gouverner sont des caractéristiques réservées à l'Européen mâle⁸.
- 9 Les femmes indigènes furent victimes en général du racisme colonial et en particulier des attitudes patriarcales européennes (et autres) et des prises de position changeantes ou

contradictaires en ce qui concerne les enfants issus de mariages ou de liaisons mixtes. Le degré de pigmentation prit une importance croissante au point de vue légal et social avec l'augmentation du nombre des enfants issus de l'union des Européens et de leurs sujets – en particulier en Amérique et aux Caraïbes – et de l'union de sujets de races différentes. Les Espagnols mirent en place un système hiérarchique de classification raciale qui devint un modèle aux Caraïbes : les rejetons des différents groupes raciaux sont classés en fonction de leur ressemblance avec les Espagnols « blancs », placés au sommet de la hiérarchie. Le nombre des catégories raciales passa de trois à huit, puis à pas moins de trente⁹.

10 En Inde et en Afrique du Nord, les Européens qui en vinrent à considérer que les femmes dans les sociétés assujetties étaient maltraitées y virent la preuve de l'infériorité de tout le corps social, hommes et femmes confondus. En contrepartie, la vision idéalisée – et patriarcalement déterminée – des femmes du vieux continent devint une évidence de la supériorité européenne. Ces idées se développèrent lorsqu'il fut nécessaire d'exalter l'importance de la mission civilisatrice et de justifier certaines formes spécifiques ou certaines différences d'exploitation¹⁰.

11 L'analyse comparative du rôle des femmes dans l'évolution du racisme colonial pose un certain nombre de problèmes. Dans la plupart des études comparatives, la recherche sur les différents empires coloniaux et sur leurs différents zones d'extension est bien loin d'être équilibrée. La majorité des travaux sur les questions de race, de genre et de domination coloniale est le fait de chercheurs anglo-saxons, notamment de féministes américaines, qui s'intéressent essentiellement à l'Inde et l'Afrique. Petit à petit cependant des chercheurs venus de l'Inde, de l'Afrique, des Caraïbes, et d'autres territoires anciennement colonisés ont pris le relais et adoptent le point de vue des peuples sujets et de leurs descendants. Les Australiens – les « Européens » comme les aborigènes – et les Néo-Zélandais – les Maori comme les Pakeha¹¹ – se lancent dans l'exploration de l'enracinement historique des problèmes que connaissent actuellement ces pays.

12 Les historiens de l'empire colonial français ne se sont pas autant intéressés aux questions concernant le genre ou la situation des femmes. Deux exceptions sont toutefois à noter : l'ouvrage majeur de Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines*, et le travail pionnier d'Yvonne Knibiehler et Régine Goutalier, *La femme aux temps des colonies*. Même s'ils ne se situent pas spécifiquement dans le corpus des travaux sur le genre, la race et la domination coloniale, ces deux ouvrages fournissent beaucoup de renseignements sur les manières dont les femmes furent à la fois influencées et affectées par le racisme colonial¹². Les historiennes françaises féministes ont tendance elles à s'intéresser à des périodes les plus récentes (Europe et Algérie) et c'est également le cas de la volumineuse production française autour du racisme¹³.

13 Le déséquilibre dans les historiographies nationales est également lié à la nature très complexe du sujet et au large éventail de disciplines académiques que les chercheurs doivent maîtriser pour le comprendre. Un article qui tel que celui-ci cherche à développer un point de vue comparatiste peut nous permettre d'effleurer certains aspects tandis que d'autres restent dans l'ombre. Sous réserve de modifications qu'apportera une recherche toujours en cours, cet article explore la façon dont les femmes furent utilisées pour établir les identités raciales et pour construire un racisme apte à légitimer l'exploitation coloniale sur la base de la « mission civilisatrice ». Il se concentre d'abord sur les différentes formes du métissage prévalant dans les empires coloniaux et sur les moyens de les utiliser à l'avantage de la domination et sur les façons dont les femmes – ou leurs images – étaient utilisées pour mettre en évidence la supériorité européenne et l'infériorité des sujets. Ensuite, il prête attention à la montée de l'idée de pureté raciale face à l'agitation et au rôle du colonialisme dans les mouvements féministes de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle.

14 L'esclavage et la traite des esclaves constituent à l'évidence la forme la plus extrême de l'exploitation coloniale moderne. Chez les Espagnols et les Portugais, ce n'était pas chose nouvelle, mais les Anglais et les Français essayèrent d'avoir recours au travail par contrat dans les plantations des Amériques et des Caraïbes avant d'introduire des esclaves.¹⁴ Tous croient plus ou moins que les Africains sont inférieurs aux Européens, une croyance fondée

sur la vogue considérable d'images issues de récits de voyages haut en couleurs ou de pure imagination, récits où les femmes occupent une place centrale.

15 Ces images présentent la vie des femmes africaines de manière bien plus animale qu'humaine surtout quand il s'agit d'activités exclusivement féminines. À preuve, on dit que les Africaines accouchent en public, entourées de beaucoup de gens, au lieu de se cacher modestement dans une chambre privée, avec la seule compagnie de la sage-femme. On dit aussi que les Africaines accouchent sans douleur, ce qui permet à la mère de retourner travailler presque immédiatement.¹⁵ Encore plus curieux est la description des seins des Africaines, qui sont suffisamment longs pour qu'elles puissent les passer par-dessus l'épaule pour nourrir l'enfant accroché derrière (la pratique de porter un enfant sur son dos est aussi considéré comme un manque de civilisation)¹⁶.

16 Ces images particulièrement prégnantes aux seizième et dix-septième siècles sont renforcées par une longue tradition remontant jusqu'à l'Antiquité et sont communes aux chrétiens, aux juifs et aux musulmans. Ces traditions présentent les Africains la source du mal ou au mieux comme un peuple par essence inférieur. Elles furent renforcées par les canons médiévaux de la beauté féminine qui valorisent particulièrement la peau blanche. Il s'agissait, comme c'est souvent le cas, d'une classification fondée moins sur la couleur de la peau elle-même que sur ce que cette couleur signifiait. La peau blanche était un signe de noblesse, tandis que la peau brune et rugueuse était celle des paysans et de ceux qui appartenaient aux couches les plus basses de la société et travaillaient au soleil. Il y a quelques failles dans cette façon de penser puisqu'on trouve au moins un récit où une Africaine est suffisamment belle pour être prise pour une reine. La plupart des récits insistent plutôt sur la laideur des Africains en général et de leurs femmes en particulier. Une meilleure connaissance de l'Afrique et des Africains n'a guère changé ces attitudes forgées par ces images héritées du passé¹⁷.

17 Curieusement, le groupe des sujets le plus proche des Africains en bas de la hiérarchie raciale – les aborigènes australiens – fut un peuple dont on ne rechercha pas du tout le travail. Quand les "Anglais" commencèrent à prendre possession de l'Australie, ils s'intéressèrent exclusivement à la terre aborigène¹⁸. Les rapports sexuels avec les femmes aborigènes étaient alors parfaitement tolérés, mais sans que l'on ait conscience de l'intérêt de comprendre le rôle de l'échange sexuel dans leur société. En dépit de toute évidence, on persista dans la croyance que les aborigènes arriveraient sans inconvénient à disparaître, soit par extinction, soit par un métissage si poussé avec les arrivants qu'ils perdraient toute identité. En attendant que cela se fasse, les colons n'hésitèrent pas à s'emparer de la terre des aborigènes et à tuer les hommes, les femmes et les enfants comme s'ils étaient des animaux. Ces actes et les abus qui suivirent fondés à la fois sur la vision européenne de la place des aborigènes dans la hiérarchie raciale et sur l'impossibilité de les obliger à disparaître, ont laissé l'Australie aux prises avec de sérieux problèmes qui continuèrent au siècle suivant.

18 À l'inverse, lorsque les premiers immigrants colonisèrent l'Amérique du Nord, ils recherchèrent l'aide et le soutien des « Indiens », un besoin dont rend compte la représentation de ces beaux hommes virils et grands à la peau basanée. Pour beaucoup, l'Indien faisait figure du noble sauvage de Rousseau. Les premiers colons décrivent la nature difficile du travail agricole fait par les Indiennes mais n'ont pas conscience de l'importance des femmes, dans la structure sociale traditionnelle. Il fallut peu de temps pour que les colons en viennent à vouloir toujours plus de terre et pour que les indiens perdent leur noblesse et deviennent de parfaits sauvages. Dans ce qui deviendra les États-Unis, les intérêts coloniaux, commerciaux et politiques firent accepter le coût des guerres contre les « Indiens » et du massacre de milliers d'entre eux.

19 En Nouvelle-Zélande, les Anglais recherchèrent aussi la terre et non le travail humain, mais là les guerriers Maori furent capables de résister de manière violente et efficace. Incapables de les vaincre ou peu désireux de payer le prix élevé que ce choix leur aurait coûté, les Anglais, par le traité de Waitangi, trouvèrent un autre moyen de s'emparer de la terre en laissant relativement inchangée la structure politique et sociale des Maori. Le traité offre aux femmes maori la possibilité d'étendre leur influence à l'intérieur du groupe social ; l'image des Maori demeure celle de sauvages¹⁹.

- 20 Qu'ils résultent de calculs commerciaux, de la politique coloniale ou simplement du désir, les rapports sexuels avec les femmes sujettes sont, en dépit de la croyance en une hiérarchie raciale, considérés comme inévitables. Bien qu'aucune femme esclave ne puisse se dérober aux exigences sexuelles des maîtres, ces relations sont souvent mises sur le compte de la voracité sexuelle des Africaines qui contraste singulièrement avec l'image de la respectable femme européenne. D'autres liaisons entre Européens et femmes sujettes peuvent être moins coercitives, voire consensuelles, mais dans tous les cas, les résultats inévitables de ces liaisons inter-raciales ont posé de nouveaux problèmes.
- 21 Logiquement, l'enfant d'un Européen et d'une Africaine est l'enfant de ses deux parents, mais on ne le considère qu'exceptionnellement de cette manière. Comme dans bien des cas que pourraient citer les historiens, la logique dans la détermination d'une politique ou dans les attitudes sociales prend rarement le pas – pour ne pas dire jamais – sur des considérations d'ordre économique ou politique. L'égalité entre l'ascendance blanche et l'ascendance noire d'un enfant aurait pu créer beaucoup de problèmes dans les économies esclavagiste. Certes les positions ont pu varier en fonction des circonstances particulières, mais de manière générale les enfants d'une femme esclave sont esclaves de naissance. Généralement, le même principe s'applique aux autres cas de métissage où le statut de l'enfant dépend de celui de la mère. Il se peut que dans certaines régions il y eût des cas particuliers plus compliqués.
- 22 Au début de l'expansion coloniale, on croyait que les enfants d'un couple blanc et noir étaient stériles, ce qui explique le terme « mulatto » (mulâtre) pour les désigner. L'augmentation du nombre d'enfants métis prouva rapidement qu'il y avait erreur, mais en guise de variante persista l'idée que les unions entre métis induisaient une dégénérescence progressive des générations suivantes et de la race blanche elle-même. Les conséquences à long terme d'un tel processus de dégénérescence furent avancées avec beaucoup de force par quelqu'un comme Bénédic-Augustin Morel, qui au milieu du dix-neuvième siècle, utilisa les idées lamarckiennes concernant l'hérédité des caractères acquis pour développer son point de vue²⁰.
- 23 Préoccupé par la dégénérescence de la race « blanche », le père du racisme français, le comte Arthur de Gobineau, fut parmi ceux qui trouva un argument rationnel pour justifier la pratique du métissage et indiqua la façon de l'utiliser à l'avantage de la colonisation. Ainsi, malgré sa croyance dans l'importance de la pureté raciale et sa crainte des conséquences du métissage pour la dégénérescence de la race « blanche », Gobineau prône le mélange des races comme l'unique façon d'améliorer les races inférieures. De plus, il explique l'attraction des hommes européens pour les femmes « inférieures » par leur désir de contribuer à cette amélioration. En revanche, il affirme que les hommes « inférieurs » ne ressentent aucune attraction pour les femmes européennes²¹. Apparemment il ne connaissait pas les premières expériences des Portugais et ne semble pas avoir tenu en compte du fait que les occasions de rencontres entre hommes sujets et femmes européennes étaient fort rares²².
- 24 Dans ses écrits, Gobineau développe une argumentation longue et complexe pour rendre compte d'une réalité très simple : personne ne s'attend sérieusement à ce qu'un homme vivant et travaillant aux colonies dût pratiquer le célibat. Face à ce qu'on considère comme un besoin naturel de l'homme, l'identité raciale de la femme n'a pas d'importance. Il y eut presque toujours quelque hésitation à accepter les enfants mais, dans la mesure où elles étaient confinées aux territoires coloniaux, les relations sexuelles inter-raciales – dans le mariage ou hors du mariage – pouvait être considérées comme un pont utile entre dominants et dominés.
- 25 Dans les territoires asiatiques, les autorités commerciales et coloniales utilisèrent le métissage comme un moyen de contrôle social et de développement du commerce. Au tout début de ses activités, la Compagnie des Indes Orientales encouragea ses employés à épouser des femmes indiennes et à se mettre au courant d'une culture indienne alors très valorisée. La formation d'une communauté anglo-indienne est perçue comme un pont entre les Britanniques et les Indiens, à l'origine d'une compréhension mutuelle entre les deux peuples, compréhension fondée sur le respect réciproque et le profit. Pour les hommes, le mariage avec une femme indienne est censé être à la base d'une vie domestique stable et les décourager de s'engager dans des pratiques homosexuelles jugées moins saines. Le mariage entre femme indienne et homme anglais était donc parfaitement accepté mais les Anglo-Indiens et leurs descendants

devaient rester en Inde et ne pas aller en Grande-Bretagne. En Afrique occidentale française, une telle politique de métissage n'est pas encouragée officiellement au vingtième siècle mais l'augmentation du nombre des métis est perçue comme une possibilité de recrutement de cadres coloniaux moyens²³. Sans encourager officiellement le mariage entre les races, le gouvernement colonial soutient le concubinage.

26 À la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle, lorsque le gouvernement britannique étend son emprise sur l'Inde et encourage une exploitation plus directe, les Anglo-Indiens perdirent de leur utilité, et on trouva des raisons pour les identifier avec les Indiens comme une race inférieure susceptible d'être civilisée par les "Anglais". Des pratiques sociales et religieuses qui étaient ignorées ou tolérées auparavant devinrent la preuve de la sauvagerie indienne. L'attention se porta particulièrement sur l'enfermement des femmes dans les *zenana* et sur le rite Hindi du *sati* qui consiste à brûler vive la veuve sur le bûcher funéraire du mari. Évidemment le *zenana* et sa place dans la société indienne ne furent jamais bien compris, même par celles des femmes européennes qui y eurent accès. Les Européens considérèrent qu'il était mystérieux et maléfique d'enfermer les femmes. Cacher les femmes dans le *zenana* – ou même de les cacher derrière un voile – devint le symbole de la répression des femmes, une répression qui ne saurait intervenir dans une société civilisée. Ce qu'il y a derrière de telles pratiques – et qui est très différent – n'a au fond aucune importance.

27 La position vis-à-vis du *sati*, rituel religieux considéré d'une cruauté extrême, était bien plus complexe et a continué d'être un sujet de discussion et de difficulté. Les "Anglais" furent clairement informés de cette pratique bien avant d'essayer de l'abolir. De la part des "Anglais" il y a eu toujours opposition à cette pratique et tentative de l'abolir, même si au dix-huitième siècle, on ait officiellement consenti à l'autoriser lorsque les autorités étaient convaincues que les femmes acceptaient librement leur destinée²⁴. L'observation de ce rituel variait en fonction des coutumes, de la tradition et de la volonté des princes indiens dans les différentes régions du pays, et il en fut de même après l'interdiction qu'en firent les "Anglais" en 1829. Ce n'est certainement pas une simple coïncidence si l'opposition que firent les "Anglais" au *sati* se renforça et devint plus efficace au moment même où il était politiquement important de démontrer la nature sauvage de la société indienne. Humanitaire en surface, raciste au fond.

28 En Indonésie la Compagnie des Indes Orientales hollandaise encouragea aussi les liaisons entre ses employés et des femmes indigènes. Elle n'alla pas aussi loin que les Anglais qui institutionnalisèrent le mariage inter-racial et tenta de s'assurer qu'aucun homme qui aurait épousé une indonésienne puisse retourner avec elle aux Pays-Bas. Les compagnies de plantation encouragèrent leurs employés à s'installer et à créer une famille afin d'établir des liens avec la communauté locale et pour rendre les hommes plus capables d'y rester de façon permanente. Les enfants issus de telles liaisons étaient souvent jugés plus sains et forts que les enfants européens²⁵.

29 Lorsque s'accrut la présence officielle des Anglais en Inde, de jeunes soldats britanniques qui n'avaient pas le droit de se marier avant de devenir officiers furent encouragés à prendre des concubines susceptibles de leur assurer une vie calme et « normale ». Le concubinage était censé freiner l'utilisation des maisons de prostitution et la pratique de l'homosexualité²⁶. En somme, la promotion du concubinage était conçue comme un moyen de promouvoir la santé et la moralité. Dans les colonies françaises les "petites femmes" avaient une fonction similaire.

30 En Afrique les concubines avaient également une importance commerciale mais en dehors d'un contrôle officiel. En Afrique de l'Ouest les *signares* avaient des liaisons avec les agents des sociétés commerciales et leur permettaient d'instaurer des liens avec la communauté locale. Les *signares* profitaient aussi de leur rôle d'intermédiaire pour s'enrichir et pour acquérir un statut social important même après le départ de l'agent. La ligne de démarcation entre *signares* – un statut acceptable à la fois par les Européens et par les Africains – et les prostituées – qui ne sont acceptés ni par les uns ni par les autres –, fut souvent très troublée et créa une situation difficile pour beaucoup de femmes²⁷. Des pratiques similaires existèrent à Madagascar²⁸, au Nigeria et au Kenya. Hors d'Afrique il est certain que ce type de relations a été utilisé : les élites Maori encouragèrent des jeunes femmes à avoir des liaisons avec des Européens pour essayer d'obtenir autant d'avantages commerciaux qu'il était possible²⁹.

- 31 L'importance du concubinage décroît à la fin du dix-neuvième siècle et au vingtième siècle. Pour bien des auteurs, ce déclin est lié au racisme qui se développa à cause de la présence beaucoup plus fréquente de femmes européennes dans les territoires coloniaux, qu'elles soient mariées ou célibataires. Ce point de vue ignore la longue histoire et le rôle fondamental du racisme dans les empires coloniaux et attribue de manière erronée aux femmes une influence politique que, à l'exception des reines, peut-être de quelques maîtresses et individualités particulières, il ne leur était pas permis d'avoir. La raison essentielle du déclin du concubinage s'explique de la part des sujets par la mise en question de la validité de la civilisation des européens et de leur droit à la domination. De la part des Européens, on voit la volonté d'affirmer les caractères supérieurs de la race blanche fondatrice de leur prépondérance et la volonté de consolider leur droit inhérent à la domination en réaffirmant l'importance de ses caractères qui étaient supposés être menacés par les liaisons mixtes. La pureté raciale est de plus en plus valorisée comme un idéal qui ne doit pas être compromis³⁰. Dorénavant les hommes européens doivent résister aux charmes des femmes de race "inférieure" pour se consacrer à la pureté des européennes supérieures.
- 32 En Inde, conséquence de ce changement de politique, beaucoup de familles fondées sur le concubinage furent dissoutes et là où c'était possible les femmes furent renvoyées dans leur village d'origine. Beaucoup d'enfants suivirent leurs mères, tandis que d'autres furent laissés dans des situations précaires. Pour de nombreux enfants métis, cette nouvelle orientation ne changea pas grand chose puisqu'ils étaient déjà au bas de l'échelle sociale. Pour d'autres, cette nouvelle politique provoqua une rupture dans leur vie. Un grand nombre d'enfants identifiables par leur couleur de peau furent emmenés de force dans des orphelinats. Si certains avaient besoin de cette assistance, beaucoup d'autres qui avaient trouvé une place dans leurs familles maternelles et dans leurs villages ne demandaient rien aux autorités.³¹ Mais ces enfants étaient devenus une source de difficulté pour les officiels qui préféraient les cacher en les mettant dans bien des cas de force dans les orphelinats.
- 33 Une fois de plus, l'absence de logique est remarquable. Ces enfants étaient aussi blancs que n'importe qui mais ils n'étaient pas traités comme tels et devaient rester au bas de l'échelle sociale. Les Français et les Hollandais furent plus souples dans leur attitude vis-à-vis des enfants métis. Si un père européen acceptait de reconnaître ses enfants officiellement, les enfants pouvaient être considérés comme blancs tout au moins aux yeux de la loi. Est-ce l'indice d'une attitude plus ouverte en matière de race et d'une plus grande propension à accepter les peuples sujets en tant que participants à la culture coloniale ? En réalité, la plupart des enfants métis des colonies françaises et hollandaises restèrent aussi au bas – ou près du bas – de l'échelle sociale. Dans les colonies hollandaises, la reconnaissance de paternité fut mise en question lorsqu'il s'avéra que des hommes étaient payés pour la faire frauduleusement³².
- 34 Il est hors de doute que certains européens administrateurs, marchands et autres se soucièrent du traitement des femmes dans les territoires coloniaux. Les "Anglais", par exemple, cherchèrent à modifier la loi concernant le mariage d'enfants. En 1891 l'âge de consentement pour une fille est porté à douze ans. En revanche, les "Anglais" hésitèrent à mettre en cause certaines réalités sociales ou même à modifier les critères à partir desquels elles étaient jugées acceptables. Au fond la situation des femmes aux Indes et celle des femmes dans l'Angleterre victorienne se ressemblent beaucoup, ce qui explique que les "Anglais" aient pu facilement accepter en Inde la structure patriarcale, sociale et politique. Le statut des femmes pouvait parfois être utilisé pour affirmer que les Indiens étaient moins civilisés que les Européens, mais on ne pouvait pas se permettre de mettre en cause une collaboration essentielle. Toutes les puissances européennes ont à un degré plus ou moins élevé compté sur l'acquiescement de certains peuples ou de certains groupes à l'intérieur des sociétés sujettes à leur domination³³.
- 35 Bien que les Français aient été portés à pratiquer un système de domination directe dans certaines parties de leur empire colonial à l'inverse les Britanniques qui pratiquèrent généralement une politique de domination indirecte, ils opérèrent aussi parfois par l'intermédiaire de structures d'autorité indigènes. En Afrique du Nord en particulier, ils utilisèrent les femmes pour montrer l'infériorité du peuple colonisé : en effet, le fait de cacher les femmes dans les harems ou derrière le voile, était perçu comme la preuve manifeste

du retard et de l'infériorité des sociétés arabo-musulmanes³⁴. De même, il y avait peu de compréhension de cette société, et les Français se voyaient eux-mêmes comme des modernes face à la ringardise que représentaient le voile et le harem³⁵.

36 Par ailleurs, les Français préférèrent souvent ne pas se heurter aux autorités traditionnelles islamistes dont la collaboration leur était essentielle. En particulier pour ce qui concerne l'éducation, les autorités françaises choisirent fréquemment de ne pas insister sur le développement de l'éducation des jeunes filles musulmanes. Ils limitèrent bien sûr l'accès des musulmans aux meilleures écoles françaises dans tout le Maghreb, et ils le firent même moins pour les filles que pour les garçons.³⁶ Enfin, les Français n'encouragèrent pas officiellement les femmes musulmanes à entrer dans la vie professionnelle alors que beaucoup de jeunes femmes européennes essayaient justement de le faire. Les femmes musulmanes qui accédèrent à la vie professionnelle venaient surtout de familles bourgeoises influencées par la France et qui cherchaient à s'intégrer plus complètement dans la société française. Un regard intéressant sur les Français en tant que modernisateurs fut porté dans les années 1960 par une femme Algérienne journaliste³⁷, qui écrivit sur les femmes en Algérie à la fin de la période coloniale et au début de l'indépendance. Elle soutient qu'en 1830 l'annexion de l'Algérie actuelle par les Français mit un terme à un mouvement de réforme qui aurait pu grandement amélioré la condition des femmes au sein de la société islamique traditionnelle de l'Algérie³⁸.

37 L'affirmation de la supériorité raciale, il faut le rappeler, joue un rôle tout aussi important dans le contexte métropolitain que dans celui des empires coloniaux. Pour les Français et les "Anglais" en particulier, la possession d'empires coloniaux de taille mondiale est une source de fierté nationale et un facteur fondamental dans la construction de l'identité culturelle³⁹. En Grande-Bretagne, le racisme dans les possessions coloniales est utilisé de façon multiple au sein du mouvement féministe. Le souci de soulager les pauvres « infortunées » s'exprime souvent avec des nuances de supériorité. Les parallèles sont d'ailleurs frappants entre l'attitude des classes moyenne et supérieure vis-à-vis de la classe ouvrière anglaise et vis-à-vis de la femme indienne. Pour ce qui est de l'Inde, elle se traduit par des campagnes en faveur de réformes pour améliorer la place des femmes. Il n'y a pas de doute que les Anglaises souhaitaient sincèrement des réformes et qu'elles arrivèrent peut-être à appréhender les relations coloniales dans une perspective différente. Beaucoup de féministes et notamment Joséphine Butler (plus connue pour sa lutte en faveur des prostituées) montrèrent un zèle extraordinaire en faveur de l'éducation et de l'émancipation de la femme indienne. Cela ne signifie pas toutefois que les femmes anglaises aient été moins racistes que les hommes. Elles étaient persuadées qu'elles savaient mieux et qu'elles devaient conduire leurs sœurs indiennes vers une vie meilleure. Lorsqu'il est question du vote des femmes, un argument avancé en faveur du droit de vote des Anglaises, c'est que ce serait une façon de rendre bien claire la distinction entre elles et les femmes "inférieures" indiennes⁴⁰.

38 Au sein du mouvement féministe britannique, le rôle des femmes européennes dans l'empire colonial est source de conflit en Grande-Bretagne entre les féministes et le gouvernement, notamment sur la question de l'émigration des femmes célibataires vers les colonies. Pour les féministes, une telle émigration représente la possibilité pour les respectables femmes seules de la classe moyenne d'acquiescer leur indépendance en trouvant un travail à leur convenance. Le point de vue du gouvernement est tout autre : il veut promouvoir leur émigration afin qu'elles se marient avec des Anglais célibataires qui n'auraient plus aucune raison de conclure liaisons ou mariages avec des femmes de race inférieure. Les femmes, ainsi, deviennent l'antidote des liaisons et des mariages mixtes. Ce point de vue concernait alors aussi bien les femmes africaines ou asiatiques que pour les Afrikaners après la guerre des Boers en 1899-1901.

39 Les plans de reconstruction après la guerre des Boers prévoyait l'émigration au Transvaal d'un grand nombre d'Anglais afin de créer dans le peuplement une majorité anglaise. Sans l'arrivée de femmes anglaises, ces hommes risquaient fort de se marier avec des Afrikaners, et de s'intégrer par conséquent à ce qui était encore considéré comme une race inférieure. Les organisations féministes qui promouvaient l'émigration des femmes insistaient en revanche sur le fait que les femmes qui émigraient vers les différents points de l'empire colonial devaient

correspondre au standard de la classe moyenne et qu'il ne fallait pas seulement les considérer comme des partenaires conjugaux. Pour le gouvernement les femmes étaient des épouses potentielles et leur statut social importait peu à condition que les "Anglais" dominassent numériquement les Afrikaners. Ce programme de reconstruction n'aboutit pas pour des raisons multiples, mais les arguments continuèrent à être avancés.

40 Les femmes européennes qui étaient considérées en Grande-Bretagne comme un surplus parce qu'elles n'étaient pas mariées et ne remplissaient pas leur rôle domestique traditionnel de mère et d'épouse étaient perçues comme un moyen de poursuivre les objectifs de pureté raciale dans l'empire colonial. Beaucoup de femmes ne l'apprécièrent guère⁴¹. En France, le souci de la dépopulation fait écho au souci anglais de l'excédent féminin. Certains administrateurs coloniaux espèrent, en encourageant les femmes célibataires à partir dans les colonies pour se marier avec des hommes français, que non seulement elles allaient contribuer à la croissance démographique française, mais aussi au maintien de la domination française dans l'empire colonial. Du côté des femmes, le message n'a pas été toujours reçu : une écrivaine française traduit certainement le sentiment de beaucoup de femmes lorsqu'elle encourage les femmes célibataires à partir dans des villes coloniales — elle note sa préférence pour Saïgon — afin de s'établir en toute indépendance. Gérer une boutique était idéal, le mariage avec un Français ou quelqu'un d'autre ne l'était pas⁴².

41 Les femmes des deux côtés de la relation coloniale sont au cœur de la construction du racisme et du maintien des empires européens. Elles restent toutefois l'objet d'attitudes patriarcales, ce qui sert à la fois les gouvernants coloniaux et les peuples colonisés avec lesquels il faut collaborer. Un des rôles de la femme sujette est de servir de partenaire sexuel aux hommes européens, même si l'attitude concernant la population métis est sujette à changement : parfois on l'ignore, à d'autres moments on l'utilise pour consolider la domination coloniale. Les empires ont disparu, au moins formellement, mais les femmes continuent à jouer un rôle important dans la lutte contre l'une des conséquences de la domination coloniale — le racisme qui, lui, perdure.

Bibliographie

ALLOULA, Malek

1981 *Le Harem Colonial: Images d'un sous-érotisme*, Genève et Paris, Slatkine.

BALLARA, Angela

1993 « Wahine Rangatira : Maori women of rank and their role in the women's Kotahitanga movement of the 1890s », *New Zealand Journal of History*, 27/2, p. 127-139.

BLACKBURN, Robin

1997 «The Old World Background to European Colonial Slavery» *William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture*, 54/1, p. 65-102.

BOIS, Dominique

1997 « Tamatave, la cité des Femmes », *CLIO*, 6, p. 61-86.

BOSE, Sheela

1987 « Roots of Feminine Consciousness in Bengal during the Pre-Swadeshi Days », *Quarterly Review of Historical Studies*, 27/1, p. 41-59 et 27/2, p. 30-40.

BRAUDEL, Fernand

1986 *L'Identité de la France, Tome 2, Première Partie*, Paris,

BROOKS, Jr., George E.,

1976 « The Signares of Saint-Louis and Gorée : Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal », in HAFKIN, Mary J and BAY, Edna G, *Women in Africa : Studies in Social and Economic Change*, Stanford, Stanford University Press.

BURTON, Antoinette,

1994 *Burdens of History: British Feminists; Indian Women, and Imperial Culture; 1862-1915*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press.

- 1998 *At the Heart of the Empire: Indians and the Colonial Encounter in Late-Victorian England*, Berkeley; Los Angeles & London, University of California Press.
- BUSH, Julia
- 1994 « "The Right Sort of woman" : female emigrants and emigration to the British Empire, 1890-1910 », *Women's History Review* 3/3, p. 385-409.
- CALLAWAY, Helen,
- 1987, *Gender, Culture and Empire: European Women in Colonial Nigeria*, London & Oxford, Macmillan Press with St Antony's College.
- CLANCY-SMITH, Julia A. and GOUDA, Frances
- 1998 *Domesticating the Empire : Race, Gender and Family Life in French and Dutch Colonialism* University Press of Virginia.
- COHEN, William B.
- 1980 *The French encounter with Africans: White Response to Blacks, 1530-1880*, Bloomington & London: Indiana University Press.
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine,
- 1994, *Les Africaines : Histoire des femmes d'Afrique noire du XIXe au XXe siècle*, Paris, Éditions Desjonquères.
- CORNEAU, Grace [Pseudonyme pour Mme Joliaud-Barrat]
- 1900 *La Femme aux Colonies*, Paris, Editions Wilson, PERLAM Successeur.
- DE, Dhurjati Prosad
- 1987 « Women's liberation movement among the Bengal Muslims - a study in early 20th century social phenomenon », *Quarterly Review of Historical Studies*, 26/4, p. 25-32.
- DEBIEN, Gabriel
- 1974 *Les Esclaves aux Antilles Françaises (XVIIe- XVIIIe siècles)*, Basse-Terre et Fort de France.
- DESANTI, Dominique
- 1976 « Misère de la femme dans la famille saint-simonienne » *Le Monde*, 16 avril.
- DEVJI, Faisal Fatehali
- « Gender and the politics of space : the movement for women's reform in Muslim India, 1857-1900 », *South Asia*, 14/1, p. 141-153.
- GOUDA, Frances
- 1995 *Dutch Culture Overseas : Colonial Practice in the Netherlands Oindies, 1900-1942* Amsterdam, Amsterdam University Press.
- JENNINGS, Francis
- 1975 *The Invasion of America: Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- KLEIN, Martin A.
- 1968 *Islam and Imperialism in Senegal: Sine-Saloun, 1847-1914*, Edinburgh, University Press.
- KNIBIEHLER, Yvonne et GOUTALIER, Régine
- 1985 *La Femme aux Temps des Colonies*, Paris, Stock.
- KRISHNAMURTHI, Suloghana,
- 1992 « Female education in Bombay Presidency (1820-1920) : a historical perspective and sociological approach », *Indica*, 55, p. 123-135.
- LEBOVICS, Herman
- 1995 *La vraie France : les enjeux de l'identité culturelle, 1900-1945*, traduit de l'américain par Geoffroy de Laforcade, Paris, Belin.
- LEON, Antoine
- 1991 *Colonisation, enseignement et éducation : étude historique et comparative*, Paris, L'Harmattan.
- LEWIS, Reina

- 1996 *Gendering Orientalism : Race, Femininity and Representation*, Londres et New York, Routledge, Gender; Racisme; Ethnicity Series.
- LOCKHART, James et SCHWARTZ, Stuart B.
- 1983 *Early Latin America: A History of colonial Spanish America and Brazil*, Cambridge Latin America Studies No. 46, Cambridge, New York, Melbourne, Sydney, Cambridge University Press.
- LORCIN, Patricia M. E.
- 1995 *Imperial Identities: Stereotyping, prejudice and race in colonial Algeria* London & New York, I B Tauris.
- MAGUBANE, Bernard M.
- 1996 «The Irish Precedent» in Magubane, *The Making of a Racist State: British Imperialism and the Union of South Africa, 1875-1910*, Trenton, New Jersey and Asmara, Eritrea, Africa World Press, p. 139-162.
- MAJUMDUR, K.
- 1989/90 « Experiments in benevolent administration: William Sleeman in Saugar and Narmade territories », *Calcutta Historical Journal*, 14/1-2, p. 118-151.
- MARR, David G.
- 1971 *Vietnamese anticolonialism, 1885-1925*, Berkeley et Londres, University of California Press.
- 1981 *Vietnamese tradition on trial, 1920-1945*, Berkeley et Londres, University of California Press.
- McCLINTOCK, Anne
- 1988 « Maidens, Maps, and Mines : The Reinvention of Patriarchy in Colonial South Africa », *South Atlantic Quarterly* 87/1, p. 147-192.
- 1995 *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest* New York & Londres, Routledge.
- 1997 « "No Longer in a Future Heaven" : Gender, Race and Nationalism » in McClintock, Anne, MUFTI, Aamir, et SHOHAT, Ella, Eds., *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives* Cultural Politics Series for the Social Text Collective N° 11, Minneapolis & Londres, University of Minnesota Press.
- MACK, Phylis
- 1984 « Women and the Enlightenment: Introduction », *Women & History* 9, p. 1-12.
- 1986 « The History of Women in Early Modern Britain : A Review Article » *Comparative Studies in Society and History* 28/4, p. 715-722.
- MORGAN, Jennifer L.
- 1997 « "Some could suckle over their shoulder" : Male travelers, female bodies, and the gendering of racial ideology, 1500-1770 » *The William and Mary Quarterly* 3rd series, 54/1, p. 167-192.
- MRABET, Fadela
- 1965 *La Femme Algérienne*, Paris, François Maspéro, Cahiers libres 66.
- 1967 *Les Algériennes*, Paris, François Maspéro, Cahiers libres 103.
- MUKHERJEE, Meenakshi
- 1993 « Story, history and her story », *Studies in History*, 9/1, p. 71-85.
- RODRIGUES, L. A.
- 1980 « Portuguese Feminine Emigration for Colonization of India », *Journal of Indian History* 58/1-3, p. 53-61.
- ROLSTON, Bill
- 1993 « The Training Ground: Ireland, Conquest and Decolonisation », *Race and Class* 34/4.
- SOUTHARD, Barbara
- 1993 « Colonial politics and women's rights: Woman suffrage campaigns in Bengal, British India in the 1920s », *Modern Asian Studies*, 27/2, p. 397-439.
- STEIN, Dorothy
- 1986 « Burning Widows, Burning Brides: The Perils of Daughterhood in India », *Pacific Affairs* 61, p. 465-485.

STOLER, Ann Laura

1991 « Carnal Knowledge and Imperial Power: Gender, Race and Morality in Colonial Asia » dans DI LEONARDO, Micaela, ed., *Gender at the Crossroads of Knowledge : Feminist Anthropology in the Post-modern Era*, Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press.

1992 « Sexual affronts and racial frontiers: European identities and the cultural politics of exclusion in colonial Southeast Asia », *Comparative Studies in Society and History*, 34/3, p. 514-551.

SWEET, James H.

1997 « The Iberian Roots of American Racist Thought », *William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture* 54/1, p. 143-166.

TODOROV, Tsvetan

1989, *Nous et les Autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, le Seuil.

TURIN, Yvonne

1971 *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale : écoles; médecines; religion; 1830-1880*, Paris, François Maspero avec CNRS.

VAN-HELTEN, Jean-Jacques and WILLIAMS, Keith

1983 « "The Crying Need of South Africa" : The Emigration of Single British Women to the Transvaal, 1901-10 », *Journal of Southern African Studies*, 10/1, p. 17- 38.

VAUGHAN, Alden et VAUGHAN, Virginia Mason

1997 « Before *Othello* : Elizabethan Representations of Sub-Saharan Africans », *Williams and Mary Quarterly*, 54/1, p. 19-44.

WHITE, Owen

1996 *Miscegenation and Colonial Society in French West Africa c. 1900-1960*, Thèse de Doctorat, Université d'Oxford.

YOUNG, Robert J. C.

1995 *Colonial Desire: Hybridity in Theory; Culture and Race* Londres et New York, Routledge.

Notes

1 Il convient de préciser une distinction qui n'est pas bien reconnue hors de la Grande-Bretagne. J'emploie "Anglais" pour désigner tous les peuples de la Grande-Bretagne (Écossais, Gallois, Irlandais, « Anglais ») et « Anglais » pour désigner le peuple de l'Angleterre.

2 La distinction entre le racisme défini comme attitudes discriminatoires et le racialisme perçu comme formes institutionnelles (les lois...) a pour ainsi dire disparu aujourd'hui du vocabulaire des historiens, Todorov 1989.

3 Jennings 1975.

4 Voir, par exemple, Rolston 1993 et Magubane 1996.

5 Braudel 1986, p. 193-199.

6 Lorcin 1995 ; Léon 1991, p. 157.

7 Cohen 1980, p. 227, 236-7. Voir également Desanti 1976.

8 McClintock 1995.

9 Voir Lockhart et Schwartz 1983, p. 130.

10 McClintock 1995.

11 Le terme Pakeha s'applique aux habitants « blancs » de la Nouvelle Zélande; il est utilisé couramment oralement et par écrit dans le pays.

12 Voir aussi les travaux de Marr sur l'Indochine. Marr 1971 et 1981.

13 Voir par exemple la liste des publications dans la série *Sexe et Race*. Il est fort difficile pour un étranger, si francophile soit-il, de comprendre les raisons culturelles générales qui peuvent éclairer cette orientation. Certains chercheurs s'y intéressent évidemment comme le montre le numéro spécial de *CLIO* sur les femmes d'Afrique, ou ce numéro sur le Maghreb. Au moment de l'écriture de cet article je n'ai pas pu consulter Clancy-Smith & Gouda 1998. Par ailleurs, il est frappant que la discussion sur le racisme inclut souvent l'anti-sémitisme et l'affaire Dreyfus, ce qui introduit une autre série de questions.

- 14 Sweet 1997.
 15 Morgan, 1997. De manière bien pratique cette croyance autorise les maîtres à exiger qu'une femme esclave retourne au travail quelques jours après l'accouchement. Voir Debien 1974, p. 362.
 16 Morgan 1997.
 17 Vaughan 1997.
 18 Comme beaucoup d'autres mots utilisés pour décrire les peuples colonisés, le mot « aborigène » n'est plus acceptable par beaucoup, particulièrement par les militants australiens. Je reconnais que les aborigènes australiens viennent de groupes distincts mais j'emploie par commodité ce mot encore couramment utilisé (même par certains militants) tout en y mettant la connotation la plus neutre possible.
 19 Ballara 1993.
 20 White 1996, p. 171-176.
 21 Voir Young 1995, p. 99-117. Les femmes sont de toute façon toujours perdantes. En Australie ou en Afrique du Sud, si une femme européenne est agressée par un homme aborigène ou africain elle est toujours considérée comme étant en partie responsable, par sa façon d'être, sa façon de s'habiller, etc.
 22 Rodrigues 1980.
 23 Whiste 1996.
 24 Majumder 1989/90, p. 119-120 ; Stein 1986.
 25 Stoler 1991.
 26 Conçue quelquefois comme un vice essentiellement anglais, l'homosexualité a aussi été considérée ailleurs comme un problème, y compris au sein de la Légion Etrangère Française. Gouda 1995.
 27 Brooks 1976.
 28 Bois 1997 ; Coquery-Vidrovitch 1994.
 29 Ballara 1993.
 30 La pureté raciale est au coeur du mouvement eugénique ; en Angleterre à la fin de la période victorienne, elle est associée de manière générale aux compagnes de moralité.
 31 Stoler 1991. Afin de satisfaire aux besoins naturels masculins, les autorités envoient des prostituées anglaises en Inde.
 32 Stoler 1991.
 33 Majumder 1989/90, p. 119-120 ; Stein 1986.
 34 Voir Alloula 1981.
 35 Knibiehler et Goutalier 1985.
 36 Knibiehler et Goutalier 1985, p. 232-39.
 37 M'rabet 1967. M'rabet est un pseudonyme.
 38 Klein 1968 ; Braudel 1986.
 39 Lebovics 1995.
 40 Buron 1994.
 41 Van-Helten et Williams 1983 ; Bush 1994 ; Hammerton 1979.
 42 Corneau 1900.

Pour citer cet article

Référence électronique

Simon KATZENELLENBOGEN, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/290> ; DOI : 10.4000/clio.290

À propos de l'auteur

Simon KATZENELLENBOGEN

Simon KATZENELLENBOGEN est professeur d'histoire économique au département d'histoire à l'Université de Manchester. Ses recherches ont d'abord porté sur les mines, les chemins de fer, les travailleurs et la technologie en Afrique australe. Plus récemment, il a commencé des recherches comparatives sur le rôle du racisme dans les colonies européennes.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Le racisme a été un instrument essentiel du colonialisme européen. La prétention européenne à la supériorité – fondée en partie sur la perception des rôles de genre à la fois dans les sociétés européennes et dans les sociétés colonisées – a été nécessaire pour justifier l'exploitation coloniale. Des liaisons sexuelles entre des femmes colonisées et des Européens ont été utilisées à la fois pour le profit commercial et pour exercer un contrôle social. De manières variées, on a considéré les enfants issus de ces liaisons comme des problèmes que les différentes puissances coloniales ont essayé de résoudre par des moyens différents.

Racism was an essential instrument of European imperialism. Europeans' claim to superiority – based in part on perceptions of women's gender roles in the societies of both imperialists and subjects – was necessary to justify imperial exploitation. Sexual liaisons between subject women and European men were used to promote commercial advantage and exercise various forms of social control. The children of these liaisons were considered, in various ways, a problem which different imperial powers attempted to resolve in different ways.